

Projection(s) - Petits instants de la vie quotidienne de nos insectes

Parc Saint-Léger - Centre d'art contemporain

Entretien Emmanuelle Chérel et Cécile Pitois

Au Parc Saint-Léger, tu as décidé de présenter deux choses, des peintures à l'intérieur du Centre, Projection(s) et la pièce dans le parc Petits instants de la vie quotidienne de nos insectes. Les Projection(s) sont deux grandes peintures présentées face à face dans le Centre d'art, aux deux extrémités d'un couloir. Elles représentent des animaux (un ours debout et une mère pingouin et son petit) peints à l'échelle un et extrêmement simplifiés. Seule la silhouette de l'animal est dessinée. Ces peintures sont fortement inspirées par la peinture iconique (peinture sur bois, auréole...).

C'est la première fois dans mon travail que je réalise des peintures. Je travaille sur les Projection(s) depuis un moment et j'en ai réalisé un certain nombre avant d'avoir atteint quelque chose qui me satisfasse. La référence à l'icône est présente au travers d'un questionnement que je propose dans ce travail sur la représentation. Ce qui m'intéresse plus particulièrement, ce sont les questions posées sur le représenté et les règles qui ont été mises en place pour la réalisation des icônes. Au Moyen-Âge, il y a eu une réflexion théologique: Peut-on représenter Dieu ? Comment le représenter ?

Durant cette période, des règles strictes organisaient la peinture. Ces règles ont évolué dans l'histoire de l'art. Maintenant, pour aller très vite, dans l'art contemporain, chaque artiste a la possibilité de se donner ses propres règles. Il a, a priori, une totale liberté, ce qui est une idée assez floue. J'essaie donc de participer à ce questionnement sur la représentation : qu'est ce que l'on représente ? Comment le représente-t-on ? Pourquoi ?

Le titre Projection(s) avec le "s" entre parenthèses est à la fois une affirmation et une interrogation comment l'individu trouve un espace de projection à travers la religion, à travers l'éducation d'un enfant et à travers la relation à un animal dans notre société ?

Ta peinture est figurative mais flirte avec une certaine abstraction. Tu simplifies l'iconographie des icônes, tu romps avec ses règles très strictes tant sur le plan technique que sur le plan formel et celui du sujet traité. Tu la détournes.

Mes peintures Projection(s) se situent entre les deux. J'ai mis du temps à mesurer ce que j'allais garder de cette référence à la peinture d'icône. Au début, les peintures se rapprochaient d'icônes d'animaux et ce n'est pas ce que je voulais faire. Petit à petit, je me suis débarrassée de ce qui n'était pas nécessaire à mon propos. J'ai éliminé le système de codes et d'écritures, les références au paysage, tout ce qui personnalisait l'animal à l'intérieur de sa forme (détails et couleurs) pour arriver à une peinture où il ne reste plus qu'une couleur de fond et une couleur de forme. C'est là que ces tableaux basculent, à travers un travail sur la vibration de deux couleurs, vers une certaine abstraction. C'est sur ce fil, ce contour, que la peinture figurative bascule.

Le phénomène de projection, est une opération par laquelle un sujet situe dans le monde extérieur, mais sans les identifier comme tels, des pensées, des affects, des croyances, des conceptions, des désirs, croyant de ce fait à leur existence extérieure, objective, comme un aspect du monde. Il y a donc dans ce processus une convocation de l'imaginaire et de l'expérience de l'individu.

Dans ton travail, le spectateur face à l'image de l'animal, peut d'une part projeter ses représentations mais aussi s'identifier à cette silhouette dessinée qui constitue une masse (par exemple : "je suis un animal" ou plutôt "je suis comme un animal"). Par cette identification, tu souhaites susciter un certain nombre de questions non pas sur l'animalité mais sur la "nature" humaine.

Tout d'abord, j'ai utilisé une iconographie animale précise : ce sont des animaux qui peuvent se tenir sur deux pieds. Leurs yeux arrivent à peu près à la hauteur du spectateur. Il y a donc un anthropomorphisme évident. La première réaction du spectateur est de s'interroger sur la figure qu'il a devant les yeux : quel est cet animal ? Il peut reconnaître l'animal mais je pense qu'il a sûrement plutôt envie de s'en distinguer ; l'homme veut se distinguer très rapidement de sa condition animale. Ce qui importe ici, c'est d'affirmer que la peinture en tant que telle est un lieu mental, et que celui qui regarde y projette très facilement ses propres sentiments. C'est une caractéristique de la peinture d'icônes, de la peinture figurative, de la peinture abstraite ou autre.

Il faut aussi dire que les tableaux sont posés sur le sol et c'est important. Ils font partie de l'espace du spectateur.

C'est juste. En inclinant les tableaux comme un miroir appuyé au sol, ils sont posés au sol comme une sculpture, ils induisent un rapport plus physique. Et puis, l'utilisation d'un aplat de couleur pour le fond des tableaux crée une sorte de non lieu. Il s'y joue un effet de flottement, un espace abstrait. L'intention est de simplifier les données et de ne pas complexifier la peinture pour pouvoir laisser un espace plus vaste à la projection du spectateur.

L'icône convoquait une présence sacrée alors que ton travail propose un espace vide, les masses, les silhouettes sont des espaces creux, des contenants, que chacun peut remplir comme il veut.

Oui, je pense. La manière dont j'utilise des éléments de l'icône n'est pas symbolique. La vibration des couleurs, une équivalence de "poids" entre le fond et la forme, permettent un espace de liberté pour laisser aller sa pensée, son émotion. J'amène le spectateur à se déplacer des choses connues, déterminées et construites vers des choses plus complexes, inconscientes, mais pour cela il faut permettre un passage, un vide pour pousser plus loin la pensée. Il faut lâcher prise, ne plus contrôler la pensée, pour arriver ailleurs. C'est un procédé qui est présent dans d'autres de mes travaux.

Petits instants de la vie quotidienne de nos insectes poursuit d'une certaine manière Projection(s). Composé de petites peintures qui évoquent l'icône mais aussi des "tatouages", des "vignettes", réalisés sur les troncs d'arbres du parc et représentant des insectes, ce travail propose un parcours, une déambulation au spectateur. Il lui demande de faire l'effort de se baisser ou de lever la tête, de partir à la recherche de tes peintures. Et c'est dans cet effort, mais aussi par le fruit du hasard, qu'il les trouve. Cette pièce abandonne l'espace de l'exposition pour inscrire la peinture dans l'espace "réel" (celui du spectateur) et le temps naturel.

Quelle relation à l'œuvre cherches-tu à mettre en place? Comment conçois-tu la vision du spectateur, sa réception de l'œuvre ?

Dans ce projet, j'ai fait abstraction du Centre d'art et j'ai choisi trois sites essentiels dans le parc: le plan d'eau, la glacière et la clairière. J'ai choisi d'y représenter les insectes qui y vivent plus particulièrement. Je voulais que le spectateur ait un effort à faire, celui de sortir du Centre d'art sans plan précis, avec seulement une feuille indiquant vaguement les sites, en ayant comme repère une liste des insectes et des arbres sur lesquels ils sont représentés. Il y a en effet l'idée de recherche et de parcours. C'est ce qui va se passer entre la découverte de chaque peinture, et non pas forcément au moment même de leur découverte, qui m'intéresse profondément. Cette recherche correspond à l'image que j'ai de la vie, c'est en cherchant que l'on va rencontrer un tas de choses souvent bien plus importantes que le but vers lequel on se dirigeait.

Par le tatouage, souhaites-tu laisser ta marque, l'imposer ?

Oui et non, car c'est à partir du moment où j'impose cette marque, que l'arbre impose lui aussi sa force. J'ai retiré, selon les spécificités des espèces, une petite partie de l'écorce ou une petite peau. Dans la plupart des cas, j'ai atteint la sève qui est la source de vie de l'arbre. J'impose donc ma peinture à la nature, à la vie. Mais l'arbre entame un processus naturel de défense qui recouvre mon action. A ce propos, j'ai ici trouvé une phrase de Novalis, dans son Encyclopédie qui résume ce projet. Je te la lis: "La vie est l'expression de force, par conséquent un produit de facteurs opposés".

Ici, la peinture se propose comme métaphore des comportements humains. Elle incite le spectateur à réfléchir à sa situation dans son environnement quotidien. Elle donne à voir le monde "invisible" ou le monde souterrain du parc.

Petits instants de la vie quotidienne de nos insectes est un projet différent de Projection(s). Son sens surtout est très différent bien qu'il y ait une déclinaison, là aussi de la référence à la peinture d'icône. Ici, la référence à l'icône me permet essentiellement d'évoquer la nature de l'homme et la "nature de la Nature" à recouvrir les choses. L'écorce recouvre physiquement la peinture que j'ai effectuée comme l'homme se réapproprie mentalement ce qui lui est imposé. C'est un caractère indéniable du vivant. Par exemple, je pense que la Parole, dans une religion, lorsqu'elle est imposée à des êtres humains, peut sembler avoir un sens unique mais les hommes l'interpréteront, se la réapproprieront. Cette idée se vérifie aussi dans la publicité qui propose souvent un message, lui aussi, un peu univoque. La nature de l'homme fait que l'on se réapproprie constamment les choses, on les interprète, on les personnalise. La nature fait la même chose. La nature de la vie reprend le pas sur les choses et donc sur ce que j'ai pu lui imposer. Je ne parle pas de la nature avec un grand "N" mais avec un petit "n", la nature des gens, de la vie, du vivant en mouvement. Les insectes sont figurés, représentant une réalité temporelle, une vie : éclosion, combat, défense, reproduction, ponte... puis ces situations illustrées vont disparaître au fil du temps.

Mais le projet n'est pas une étude de biologiste. L' image de l'insecte est, par exemple, renforcée par des couleurs vives...

Le format de ces peintures est important. Les peintures sont carrées ou rectangulaires, en contradiction avec les formes naturelles. Elles possèdent un côté violent. On se retrouve face à quelque chose d'humain avec des couleurs assez criardes. J'accentue ainsi l'action produite, c'est-à-dire l'inscription humaine sur un élément naturel... Cela me fait penser à Guiseppe Penone lorsqu'il a coulé son poing dans un arbre. C'était un geste violent et fort. Cette violence représentait une époque bien particulière, période de révolutions. La mienne est très différente. C'est une période dans laquelle il est question de relations, d'échanges, conçus souvent dans un décalage, comme les "mix" en musique. Il se produit énormément de rencontres entre des choses différentes, des interactions. Dans cette idée, je me situerais plutôt dans la lignée des "Piercings" de Philippe Ramette.

Ton travail intègre le temps. Tes peintures vont être modifiées par les aléas du climat et au fil des saisons. Elles vont même disparaître. Pourquoi avoir passé autant de temps à donner ce petit côté précieux à tes peintures, alors qu'elles sont vouées à l'altération, à une existence précaire ?

Le temps est un élément récurrent dans mon travail. Le sens est souligné par cette opposition entre un travail lent, exigeant et par le fait que ce travail va être recouvert, détérioré ou plutôt transformé par la nature du climat.

Il me semblait aussi nécessaire de réfléchir au support de la peinture, c'est pourquoi j'ai utilisé du bois vivant contrairement au bois mort de l'icône. Je laisse une part importante à l'aléatoire, au temps que chaque arbre va mettre à recouvrir les peintures. Le titre pose lui-même la question de la dimension du temps; Petits instants de la vie quotidienne de nos insectes. L'homme ne voit de l'existence des insectes qu'un moment relativement court, il oublie que la préparation à leur vie en extérieur peut prendre douze années chez certaines cigales. J'aime le fait qu'il y ait un temps qui ne nous soit pas accessible, invisible. Ce qui m'intéressait aussi, c'était de donner à voir le temps de vie des insectes qui nous paraît complètement éphémère même si nous n'avons pas conscience de l'intégralité de leur vie du fait qu'ils vivent cachés à l'état de larves. Ce temps qui nous paraît très court à notre échelle pose la question du temps dans notre propre existence. Cela peut aussi nous permettre de nous questionner sur notre vision du temps et la manière dont nous le définissons et nous le mesurons. Que voit-on du temps ? Quelles formes peut-il prendre ? Que sommes-nous dans le temps ? Il existe plusieurs échelles du temps dépassant celle mise en place par l'homme...

Il faut noter aussi que le spectateur ne peut à aucun moment avoir un point de vue global de l'œuvre, il ne verra les peintures qu'à un instant de leur existence. Sa vision sera toujours dépassée, toujours ancienne. Ce qu'il a regardé n'existe plus, a déjà disparu. D'autre part, le spectateur dans son déplacement va construire une "histoire" en associant les différentes peintures, le titre Petits instants... renvoie au cinéma, évoque l'idée de séquences...

Exactement. Ce qui est intéressant dans ce que tu viens de dire, c'est que le spectateur ne va voir qu'un moment donné de l'existence de ces peintures. Cet instant ne sera pas le même que celui d'une autre personne. Deux personnes n'auront pas vu la même chose... De toute manière, deux personnes ne voient jamais la même chose, même au même moment, dans la même situation. C'est ce que j'abordais à ma dernière exposition à la Box à Bourges, avec Un temps pour tous, où l'installation se transformait à chaque instant pendant 648 heures, temps de l'exposition.

Tu souhaites que ces deux pièces puissent faire l'objet de commandes. Pour, Projection(s), la discussion sur les couleurs avec le commanditaire serait ainsi le prétexte à un échange...

Dans cette période d'échanges et d'interactions, la question qui se pose alors est: comment l'artiste va-t-il gérer cette interaction pour créer un sens ? Le travail de Petits instant de la vie quotidienne de nos insectes permet un échange d'intimités avec le commanditaire et le rapport qu'il entretient avec son jardin. L'élaboration d'une peinture se fait à partir de plusieurs choix. Le commanditaire, en demandant un geste artistique, laisse la porte ouverte à un échange sur une conception du monde, de la vie qui se retrouve à travers son jardin. C'est à moi de redécouvrir cet espace personnel. Mon travail consiste à proposer une nouvelle manière de percevoir ce lieu, par l'étude des différents espaces d'arbres et d'insectes.

Pour Projection(s), je présume que la peinture n'est pas entièrement liée au choix de l'artiste. Je propose donc au commanditaire de choisir la couleur de fond ou de la forme, à partir de laquelle je définis l'autre couleur. Il y a alors plusieurs propositions, discussions, puis s'effectue ensemble un choix final. L'œuvre change ainsi de statut d'œuvre unique, notion qui a été introduite par le marché de l'art. La même peinture se retrouve déclinée dans ses couleurs. Il est souvent dit que des collectionneurs achètent des œuvres pour décorer leurs maisons, pour être accrochées au-dessus du canapé et s'accorder avec les couleurs de la moquette. Dans un sens, je ne suis pas tout à fait opposée à cela, tout en sachant tout de même que certains s'intéressent au concept véhiculé par l'œuvre. Et, quelque part, ce tableau est bien souvent un reflet de leurs propres réflexions, il n'y a pas de hasard. L'œuvre, la peinture déco, est bien cette autre partie de la peinture que je ne peux nier mais que je peux plutôt souligner dans le fait d'instaurer mon système d'échange sur une couleur. Il faut savoir reconnaître que la peinture peut facilement trouver sa place dans l'espace de la maison. Elle peut faire partie d'un choix esthétique personnel, mais ce choix rejoint, à travers la décision d'acquisition, une philosophie de vie, quoi qu'il en soit.

Tu n'es pas peintre. Tu utilises différents médiums. Comment s'inscrivent ces peintures dans le reste de ton travail ?

Mon point de départ est toujours une réflexion sur un médium - cela peut être la photo, la sculpture, la peinture - son parcours dans l'histoire de l'art. Comment celui-ci a-t-il évolué dans la forme et dans l'idée qu'il véhicule ? L'histoire des matériaux (leurs traitements, leurs utilisations) que je manipule m'amène aussi à des réflexions. Dans mon travail, c'est dans la conjugaison de ces deux histoires celle des médiums et des matériaux - que je construis mes pièces et que j'évolue. Le travail dans le parc marque un autre point de mon travail, c'est une forme de vie autonome que j'actionne au début du temps d'exposition, soulignant singulièrement l'écoulement du temps.

Entretien réalisé en décembre 1999

À l'automne 98, puis à l'automne 99, le Parc Saint-Léger - Centre d'art contemporain a accueilli de jeunes artistes en résidence pour une période d'environ trois mois.

Outre la mise à disposition d'espaces de vie et de travail, l'attribution d'un budget de séjour et de production, les résidences s'accompagnaient d'un travail de réflexion à partir d'un entretien mené par Emmanuelle Chérel, alors responsable du service culturel.

Ces entretiens ont été conçus comme un lieu d'échanges sur le travail artistique, qui pouvait prendre des formes et des développements très différents suivant l'attente et les besoins des artistes, la nécessité ou non, à ce moment, de faire un point théorique sur le travail. Certains entretiens ont été rapidement menés, d'autres ont fait l'objet d'une correspondance beaucoup plus longue, pouvant aller jusqu'à deux ans.

Publiés aujourd'hui, ces livrets sont une façon de rendre public un travail plus secret et plus intime, qui touche de très près la création artistique et que nous avons, d'emblée, envisagé comme un élément fort de la résidence, au même titre que la production de l'œuvre ou son exposition.

Danièle Yvergniaux